

que la Providence veille sur les siens bien mieux que sur le passereau et le lis des champs. Ils n'ont pas peur des responsabilités et ne se reposent pas sur autrui du soin d'élever pour Dieu les hôtes de leur foyer. Ils n'ont pas peur du travail constant, nécessaire pour assurer l'aisance à la maison et un avenir prospère aux enfants qui feront un jour l'honneur de la famille.

N'est-ce pas une gloire immortelle pour des parents que de recevoir les remerciements émus qu'un grand évêque adressait à son père et à sa mère :

“ O mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout.

“ Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, tu les as fait passer en moi.

“ Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'as inspirés.

“ Et toi, ô mon père, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience dans de longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien.”

Depuis que le Cœur d'un Dieu a battu dans la poitrine de Jésus enfant, adolescent, homme fait, dans la poitrine du meilleur des fils, les enfants chrétiens élevés à l'ombre de l'Eglise catholique, nourris de l'Eucharistie, ont appris à vénérer leur père et leur mère comme Jésus vénérât Joseph et Marie, à leur obéir avec joie, comme obéissait Jésus, à les consoler comme Jésus consola sa mère, à entourer leur vieillesse d'égards touchants, à leur dire l'au-revoir céleste quand ils meurent, comme Jésus embrassa Joseph à son dernier soupir.

Nous prions pour que toutes nos familles chrétiennes réalisent l'idéal voulu par Jésus-Christ.

Nous prions pour que la grâce puissante de son Cœur donne à toutes ces familles l'énergie divine de s'élever aux grandeurs de la paternité, de la maternité et de l'enfance chrétiennes.

Et pour arriver plus vite à ce règne du Cœur de Jésus sur la famille, nous pousserons de toutes nos forces à la consécration de toutes nos familles au Sacré-Cœur.

[Bulletin paroissial de Valleyfield.]

Une face de tueur !

— Regardez-moi donc cette face de tueur !...

— Hein ? ... un tueur ? ... Brr ! ... Où ça ? Ah ! vous m'en donnez une venette ? ... Mais où ça ? Pas dans ce tramway toujours ... je ne vois que de bonnes figures d'honnêtes gens ...

— Là ! là ! En face, sur le banc ...

— Ce gros-là, bedonnant, apoplectique, tirant sur le grison ? ...

— Oui, oui !

— Ah ! ah ! la bonne farce ! C'est ce brave homme, ce bon bourgeois que vous voulez me faire prendre pour un bandit, un escarpe, un coupe-jarret, un particulier à l'œil inquiétant qu'il ne fait pas bon rencontrer à minuit, dans un terrain vague ? Vous pouvez vous vanter d'être physionomiste et d'avoir le coup d'œil d'un détective !

Vous enfoncez Sherlock Holmes, Arsène Lupin et Rouletabille, quoi ! ... Ah ! ah ! la bonne farce !

M. Prudent ! Mais c'est M. Prudent, un riche propriétaire qui habite mon quartier, où il possède plusieurs maisons de rapport.

Je le connais bien ; c'est un bon paroissien, homme d'église comme pas un.

Tenez ! Je lui dirai que vous avez dit qu'il a une face de tueur. Ce qu'il va rire ! C'est le meilleur homme du monde ; vous pouvez être sans crainte, il ne vous traînera pas en cour, pour insulte. C'est le bourgeois le plus paisible, le propriétaire le plus sage que je connaisse ... pourvu qu'on lui paye fidèlement le prix de ses loyers à termes convenus. Ah ! là-dessus il n'entend pas badinage.

Je ne vois pas là raison suffisante pour le gratifier d'une face de tueur ni pour lui fabriquer une réputation de bandit.

— Moi, je soutiens quand même que c'est un tueur, une face de tueur et ... un tueur d'enfants.

— Ne parlez pas si fort ; il vous entendrait.

— Qu'importe !

— Tenez ! descendons, nous y sommes. Entrez chez moi, un instant.